

# Les *slums* de Bangkok, dynamismes et précarité

Jean BAFFIE (1), Marie-Claire DROZ (2), Paule FARABOLLINI (2),  
Jean-Christophe SIMON (3), Catherine THEURILLAT (2)

(1) Sociologue CNRS, Bangkok. (2) Volontaires du Mouvement ATD Quart-Monde,  
Bangkok. (3) Économiste ORSTOM, Bangkok.  
Service culturel de l'Ambassade de France,  
29, Thanon Sathon Tai — Bangkok 10120, Thaïlande

## RÉSUMÉ

Une part du dynamisme de Bangkok et de ses habitants peut être comprise à travers la réalité des *slums* : quartiers traditionnels, ils ne peuvent tous être assimilés simplement à des bidonvilles marginalisés de sousprolétaires, dont ils ont souvent l'apparence. En fait, les *slums* sont des lieux originaux, tant par leur insertion dans les réseaux économiques (économie officielle et informelle) et dans l'urbanisme moderne, que du fait de la diversité des groupes sociaux, voire ethniques, qui les habitent.

Le dualisme apparaît plutôt interne : l'activité d'une proportion importante des habitants est liée à l'économie officielle, mais la survie des *slums* semble également déterminée par le mode de vie basé sur les activités non enregistrées.

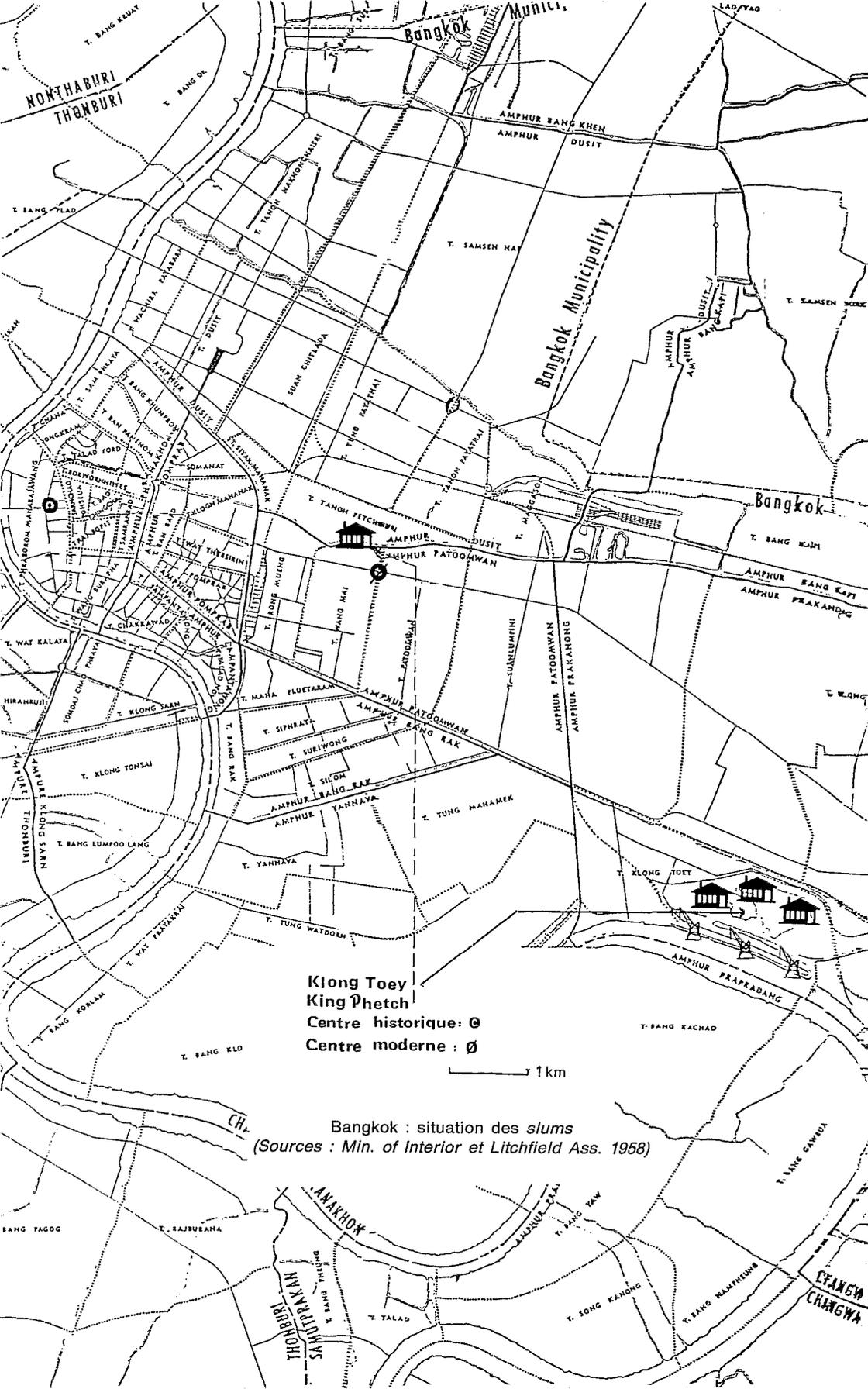
MOTS-CLÉS : Travailleurs urbains — Emplois — Secteur informel — Urbanisme —  
*Slum* — Bidonville — Bangkok — Thaïlande.

## ABSTRACT

### *Slums of Bangkok, dynamics and precariousness*

*The slum urban areas of Bangkok have already suggested a considerable amount of literature in the past; but for most of it, it emphasized the social, housing, welfare, health problems. This paper aims at giving more consideration to their economic role, and especially the working attitudes of their inhabitants. It is argued that a dualistic approach is not relevant to explain the relationship of the slums to the urban environment; neither the employment and work patterns of the slum dwellers, nor their social or ethnical origin give them the status of under privileged residents of the city. If a dual structure is to be identified, it would rather be within the slum communities themselves, where permanent/temporary dwellers do not have exactly the same interest in the community life, and do not rely on the same source of income. — One case describes the diversity of work opportunities in the Klong Toey slum, which are partly linked to the nearby port, but also to informal sector activities (handicraft, commerce). — The Ban Khrua Nua slum illustrates the historical origins of some central areas of Bangkok, as well as the link between activity and ethnicity.*

KEY WORDS : Urban workers — Employment — Informal sector — Slum housing —  
Bangkok — Thailand.



Klong Toey  
King Phetch  
Centre historique: ○  
Centre moderne: □

1 km

Bangkok : situation des slums  
(Sources : Min. of Interior et Litchfield Ass. 1958)

En dépit de la récente poussée des immeubles modernes, gratte-ciels des quartiers d'affaires, ou résidences de luxe, qui tend à capter l'attention du visiteur, les activités et l'urbanisme de Bangkok doivent être observés au ras du sol ; la moitié du parc immobilier est constituée de petits bâtiments où coexistent commerce, atelier et habitation ; les trottoirs, voire la chaussée sont investis par les vendeurs, réparateurs, restaurateurs...

Aussi avons nous choisi d'aborder certains aspects des activités productives des citadins de Bangkok à travers une présentation du phénomène des *slums* ; ceci relève d'une double motivation :

— D'une part, il s'agit d'un phénomène mal connu. Il n'a pas encore été suffisamment souligné, combien une grande part des *slums* (1) de Bangkok s'inscrivent dans l'ensemble des réseaux d'activités de la ville. Loin d'être seulement des bidonvilles marginalisés, les *slums* sont d'abord pour la plupart des quartiers bien vivants, ayant souvent leur spécificité, quant aux activités qui les sous-tendent, les animent, quant aux groupes, voire aux ethnies qui les composent. Ils sont souvent le témoin d'une intégration particulière des villages urbains et des ruraux émigrés dans les structures spatiales et économiques de la ville moderne. Mais surtout, par leur dynamisme, les habitants des *slums*, fréquemment urbanisés depuis plusieurs décennies, montrent les limites de la notion de dualisme des emplois et du travail à Bangkok alors même que la précarité de leur habitat pose problème dans l'espace urbain contemporain.

— D'autre part nous avons pu confronter deux approches de cas. Ces approches complètent une littérature sur le thème des *slums*, déjà ancienne en anglais, mais peu abondante en français (2), littérature qui est principalement orientée sur les questions d'urbanisme et de lutte contre la pauvreté. La présentation des deux études n'est pas rigoureusement parallèle ; la première, à Klong Toey est le reflet d'une présence de plus de 6 ans, la deuxième résulte d'un travail de terrain original sur l'un des plus anciens quartiers du centre de l'agglomération (3).

## DÉVELOPPEMENT DE BANGKOK.

### STRUCTURES URBAINES ET STRUCTURES D'ACTIVITÉS

## Bangkok et la Thaïlande. La nébuleuse urbaine

### Les démesures d'une métropole

L'agglomération de Bangkok représente actuellement les deux tiers de la population urbaine de la Thaïlande, soit 13-15 % de la population totale. La ville est passée de 1 million d'habitants en 1953 à plus de 6 millions en 1986. La surface urbanisée représente 500 km<sup>2</sup>, avec un accroissement de 11 % par an (soit trois fois le taux démographique) au cours des dix dernières années.

L'écart entre Bangkok et la deuxième ville du pays Chiang Mai (140 000 habitants) est considérable et n'a cessé de s'accroître ; il était de 1 à 23 en 1950 et 1 à 30 en 1983. En 1960, Bangkok représentait 65 % de la population urbaine thaïlandaise, et 69 % en 1980 (tabl. I).

TABLEAU I  
Démographie et urbanisme

	1965	1984
Thaïlande		
- population (milliers)	28 000	50 000
- croissance démographique (1965-73)	2,9 %	(1973-83) 2,2 %
- taux d'urbanisation	13 %	18 %
* dont Bangkok	8,5 %	12,6 %
population (milliers)	2 000	6 000
** dont slums	457	1 080
(%)	22,8	18,6
nombre de slums	461	1 020

Sources : NESDB, Banque Mondiale, Pornchokchai.

En termes économiques, Bangkok, centre des réseaux administratifs mais aussi commerciaux du pays depuis sa fondation en 1782, concentre également l'activité financière et industrielle. Ainsi, en 1983 Bangkok assurait 22 % du produit national brut, 50 % du produit intérieur brut, concentrant plus de 40 % des firmes industrielles. Par ailleurs, les taux d'équipements en téléphones, automobiles, ou de consommation d'électricité sont trois à cinq fois supérieurs à la moyenne nationale. Les données de la comptabilité nationale indiquent que le revenu par tête (19 600 bahts en 1983) dans l'agglomération est deux fois et demie supérieur à la moyenne nationale, le double de celui de l'ensemble de la région centrale, la plus riche du pays (10 200 bahts) (4).

Bangkok apparaît donc certes comme une métropole hypertrophiée par rapport au reste de la Thaïlande, mais 80 % de la population du pays reste rurale, et l'exode des campagnes n'a pas atteint des proportions démesurées. En fait, il prend surtout la forme de migrations permanentes vers les terres vierges (5), ou bien de migrations saisonnières des ruraux en quête d'activité complémentaire en ville (K. PAMPIEMRAS, 1985); on estime qu'en saison sèche environ 4,5 millions de ruraux sont sous-employés, et 10 % d'entre eux quittent leurs campagnes d'origine pour chercher du travail. La plupart de ces migrants se dirigent vers des régions voisines, où les cultures nécessitent l'emploi de travailleurs saisonniers (manioc, canne à sucre...), ou cherchent un emploi dans un centre urbain régional, mais très peu arrivent jusqu'à Bangkok (entre 50 000 en 1978 et 70 000, selon les estimations de 1983).

### Un développement urbain extensif et anarchique

#### Un développement urbain anarchique...

La localisation des quartiers à forte expansion montre un développement accéléré le long des principaux axes routiers vers les banlieues du nord et du sud-est, laissant des poches de terrains vides entre les principales zones de l'agglomération.

«Le développement de Bangkok a été déterminé de façon croissante par la situation des routes. D'une ville au réseau compact et dense, Bangkok s'est développée... sans considération pour l'usage optimum des services collectifs. De larges espaces persistent entre les fines bandes urbanisées le long des principaux axes routiers autour du centre de l'agglomération.» (N.E.S.D.B. — Bangkok Metropolitan Report, 1985.)

Les prémisses d'un plan d'urbanisme et de logement remontent à 1948, mais peu de progrès ont été faits pendant près de deux décennies en grande partie à

cause des contradictions entre départements administratifs responsables. Les trois plans directeurs de l'urbanisme conçus entre 1950 et 1981 n'ont jamais été utilisés pour encadrer l'expansion spontanée des logements, des entreprises de l'agglomération.

Ce développement anarchique conduit donc à une mauvaise gestion du sol : le développement spatial a été plus important que le développement démographique : la densité de population de l'agglomération est passée de 55 000 habitants au km<sup>2</sup> en 1970 à 10 000 en 1981, alors que sur une période analogue (1968-1980) le territoire de la Bangkok Metropolitan Administration passait de 43 km<sup>2</sup> à 115 km<sup>2</sup>. En effet, l'accroissement des surfaces incluses dans le périmètre urbain s'est conjugué avec les évictions de squatters du fait des opérations immobilières à vocation administrative et commerciale du centre ville.

Dans ce contexte, le National Housing Authority a eu dès sa création en 1973 vocation à centraliser les efforts gouvernementaux pour une politique du logement. Jusqu'en 1976, tout en menant à bien les programmes entamés par les organismes qu'il remplaçait, le NHA conduisit principalement des études ; il n'est pas exagéré de dire que ses ambitions de réaliser 20 000 logements par an étaient démesurées et il fallut attendre 1979 pour que les premiers résultats d'un programme de relogement social touche une cinquantaine de *slums* de Bangkok. Ainsi l'action du NHA est restée jusqu'à présent bien en retrait par rapport aux besoins.

De même l'intervention des acteurs privés dans le secteur du logement a-t-elle été concentrée sur des opérations immobilières pour les classes aisées, mais uniquement foncières pour les classes populaires (6).

### Les *slums* au cœur de la ville ...

Dans ce contexte, les *slums* ont pu se maintenir, voire se développer dans les quartiers centraux, dans les espaces laissés vacants, pendant que l'agglomération s'étendait progressivement (tabl. II). Le phénomène des *slums* peut donc être défini et expliqué de diverses manières. Officiellement, il s'agit de « zones densément peuplées » (traduction littérale de « chumchon-ae-at »), ce qui ne préjuge ni du statut social des habitants, ni de la propriété du sol, ou des maisons.

Il apparaît que les *slums* sont, d'une part, un exemple de la survivance des villages urbains qui caractérisent de nombreuses agglomérations en Asie, mais aussi des lieux d'installation précaire des migrants, de type bidonville. Ainsi, à Bangkok, coexistent trois types de *slums* :

- les *slums* sur terrain public squatté, risquant donc l'éviction dès que l'administration responsable décide de faire usage du terrain, même après plus d'une décennie d'occupation ;
- les *slums* installés sur terrain privé loué à l'année, à la merci d'une opération immobilière conçue par le propriétaire ;
- sans oublier les barges-habitations qui demeurent sur la rivière et certains canaux. Cependant l'éviction quasi totale des maisons sur pilotis des principaux canaux du centre a été effectuée en 1982.

En 1971 on évaluait la population des *slums* à 700 000 personnes. Actuellement on avance le chiffre de 1 011 500 (7). Les chiffres sont souvent contradictoires (le nombre des *slums* recensés oscille entre 500 et 1 020) ce qui reflète bien des réalités mouvantes (faut-il inclure dans le lot les baraques en tôle construites par les ouvriers pour leurs familles sur les chantiers de construction ?). Dans le même ordre d'idée, il faut prendre avec circonspection le nombre de *slums* en 1937 à Bangkok (tabl. II) ; à l'époque, à part les maisons commerçantes des Chinois du centre, l'essentiel des logements était en bois, peu de choses distinguaient une maison bourgeoise d'un habitat populaire.

TABLEAU II  
La population de Bangkok (en milliers)

	Population urbaine	Habitants des slums	%	Nombre de slums
1937	880	85	9,7	86
1945	860	107	12,4	108
1950	890	181	20,3	183
1954	980	230	23,5	232
1960	1490	358	24,0	361
1965	2010	457	22,7	461
1970	2570	672	26,1	678
1975	4500	873	19,4	881
1980	5200	991	19,1	1000
1985	6100	1011	16,6	1020

Source : NESDB, *Pornchokchai* (1985).

Malgré les nouvelles mesures incitatives, et la politique prioritaire du logement pour le 6<sup>e</sup> Plan, la réduction drastique des quartiers de *slums* sera surtout fonction du rythme des projets immobiliers privés. Le NHA s'efforce aussi bien de promouvoir un programme de relogement que d'inciter à la création d'une vie de quartier permettant la gestion des *slums*. Son action a certainement renforcé le sentiment d'appartenance manifesté par la majorité des habitants des principaux *slums*. Cependant il est à craindre que même les aménagements officiels n'écartent pas la menace du déplacement vers la périphérie urbaine.

Dans leur diversité, les deux cas de *slums* présentés ci-dessous sont évocateurs à la fois des multiples facettes de leur situation, de leur lien avec les activités productives de la cité, en même temps que des caractéristiques sociales qui donnent leur originalité à chacun de ces quartiers. Ban Khrua Nua, quartier musulman, village bi-centenaire voit son activité liée à la soie se réduire, alors même que les petits employés, les commerçants, restent attachés au quartier — étant propriétaires du sol. Klong Toey, le plus grand *slum* de Bangkok, est un squat sur terrain public, habité (depuis près de 40 ans) par une population composite, dont un tiers des actifs est plus ou moins directement dépendant de la prospérité du port voisin. Chacun de ces quartiers est certes habité par des familles pauvres, des migrants temporaires, mais aussi par des petits employés, des petits fonctionnaires ou même par des commerçants aisés.

## Une multiplicité d'activités sous-tend l'explosion urbaine

### Une population active composite

#### Quelques ordres de grandeur ...

Sur une population effectivement au travail de l'ordre de 1,9 million d'habitants, la répartition par secteur montre la prééminence des activités commerciales et de service (28,3 % et 38,2 %), l'industrie n'occupant guère plus de 25 % des travailleurs recensés. Au niveau national, l'agriculture occupe 70 % de la population active (soit plus de 17 millions d'habitants), commerce et services 21 %, industrie et construction 9 % environ seulement.

En ce qui concerne la répartition par statut d'activité, en moyenne nationale, le salariat ne touche pas plus du quart de la population active du fait de la prépondérance des activités agricoles, alors que la proportion est de l'ordre de deux tiers en milieu urbain. La ville de Bangkok ne se distingue guère, à première vue, des autres zones urbaines de la Thaïlande, si ce n'est par la plus forte proportion des salariés du secteur privé (tabl. III).

Pour la zone municipale de Bangkok, on recensait en 1983 quelque 952 000 employés du secteur privé, 364 000 employés du gouvernement, 316 000 travailleurs indépendants, et près de 80 000 employeurs. Par type d'occupation, la répartition était la suivante : 30 % d'ouvriers, 30 % d'employés dans les services, 15 % de cadres et techniciens supérieurs, 25 % de vendeurs et commerçants divers (8).

TABLEAU III  
Structure des activités professionnelles en 1983 (en milliers)

	Thaïlande				Bangkok	
	Zones urbaines		Total pays		Zone urbaine	
	Effectifs	%	Effectifs	%	Effectifs	%
Trav. indépendants	655	20.1	7453	29.6	317	16.3
Aides familiaux	388	12.0	11230	44.6	177	9.1
Employeurs	118	3.6	252	1.0	80	4.1
Salariés publics	656	20.2	1788	7.1	363	18.7
Salariés privés	1426	44.0	4457	17.7	1006	51.8
Total	3243	100.0	25180	100.0	1942	100.0
Secteur primaire	132.9	4.1	17399.4	69.1	38.8	2.0
Ind. manufacturières	661.4	20.4	1838.1	7.3	485.5	25.0
Construction	142.6	4.4	503.6	2.0	91.3	4.7
Commerce	911.0	28.1	2190.7	8.7	549.6	28.3
Services	1332.5	41.1	3072.0	12.2	741.8	38.2
Divers	58.4	1.8	151.1	0.6	33.0	1.7
Total	3242.0	100.0	25180	100.0	1942	100

Source : Labour Force survey round 2, 1983 National Statistical 01.

### Les limites du salariat

La salarisation reste peu développée en Thaïlande, du fait de la prédominance des activités agricoles en faire valoir direct ; 22 % seulement de la population active est salariée, et encore l'État apparaît-il comme le premier employeur avec 1,7 million de salariés contre 1,2 million pour l'ensemble de l'industrie. Deux salariés sur trois résident à Bangkok ou dans la région centrale (9).

Par ailleurs, le statut de salarié recouvre des situations extrêmement disparates selon les types d'activités (secteur public, entreprises privées déclarées ou non...). Un salaire minimum est officiellement défini par les pouvoirs publics (66 bahts par jour en 1983 à Bangkok, 70 en 86, et une controverse se développe autour de la possibilité d'une hausse à 77 bahts), mais il n'est pas respecté par près d'un tiers des entreprises enregistrées au ministère de l'Industrie. De fait, en 1983 les revenus moyens s'échelonnent entre 900 bahts par mois pour une salariée du commerce, et 3 700 pour un employé du secteur des services. En moyenne 46 % des employés gagnaient moins de 1 500 bahts, 35 % entre 1 500 et

3 000 bahts, 15 % entre 3 000 et 6 000 et 1 % seulement plus de 6 000 bahts par mois.

### Les activités « informelles » à Bangkok

En étroite symbiose avec les activités économiques bien repérées, telles que l'administration publique, les sociétés commerciales, financières et entreprises industrielles déclarées, une nébuleuse d'activités très dynamiques occupe une large proportion de la population de Bangkok.

Alors que 70 % de la population active urbaine est classée parmi les employés soit 1,4 million, secteur public et privé confondus, une forte proportion — jusqu'à 40 % — des 494 000 personnes classées en aides familiaux ou travailleurs indépendants pourrait relever des activités informelles, dont le produit économique n'est pas pris en compte (alors même qu'on note que selon les sources d'enquête la part des aides familiaux oscille entre 6 et 14 % de la population active de Bangkok et celle des travailleurs indépendants entre 17 et 24 %).

Par ailleurs, sur la base du recensement démographique, les services du Plan évaluent à 622 000 personnes le nombre des habitants engagés dans des activités informelles ou non officiellement enregistrées, ce qui représente 25 % de la population recensée au travail entre 11 et 65 ans en 1982 (10).

Plusieurs études ont mis en lumière le dynamisme de ce phénomène : il est sans doute utile d'en résumer certaines caractéristiques :

— Les activités précaires ne sont pas toujours synonymes de revenus dérisoires. Dans les études de cas présentées ci-dessous, plusieurs types de petits métiers semblent pouvoir offrir un gain égal ou supérieur au salaire minimum officiel. — Il y a certes des « barrières à l'entrée » de certaines activités ; la condition est parfois de réunir un petit capital de départ, comme dans le cas des vendeurs de produits alimentaires, frais ou préparés circulant avec leur véhicule (en charrette à bras ou camionnette) dans les quartiers d'habitation, aux portes des administrations et des usines, ou bien des cordonniers, des livreurs de boissons, des vidéo-clubs ambulants... Mais il semble que le profit permette dans bien des cas l'expansion de l'activité (achat d'un véhicule...).

— Il est difficile de parler de division ethnique ou sexuelle du travail dans les activités informelles. Des enquêtes systématisées seraient utiles pour évaluer les positions, voire les performances relatives des marchands chinois, des restaurateurs Isan, ou des propriétaires et des conducteurs de taxis, et de touk-touks, ou de la même façon identifier le statut et les revenus des femmes dans ce type d'activité par rapport à leurs conjoints salariés.

— Les petits métiers permettent souvent un travail dans le quartier du domicile, et en même temps rendent un service local à diverses classes sociales, du fait de la faible ségrégation géographique de l'habitat. Plusieurs cas sont cités à Ban Khrua Nua et Klong Toey. On peut mentionner également les petits étals-restaurants installés sur le pas de porte des *slums* comme sur les trottoirs des quartiers adjacents. On note aussi des motos-taxis, ou vélos-tricycles, groupés en associations officieuses desservant une rue, un quartier.

— Citons pour l'anecdote les métiers champignons — qui apparaissent en cas de fortes pluies — tels que passeur de bac dans les rues noyées sous un mètre d'eau, ou pousseur de voiture souvent doté d'un aérosol pour sécher l'allumage des véhicules — aubaine à la fois pour l'automobiliste bloqué et le travailleur du bâtiment en chômage technique qui l'a assisté contre rémunération. (Lors des dernières fortes pluies en mai 1986, des « pousseurs » occasionnels se sont vantés de journées quintuplant leur salaire journalier habituel de 70 bahts.) (11)

## LE SLUM DE KLONG TOEY

**Le plus grand *slum* de Bangkok**

Klong Toey. Pour certains ce nom évoque le port de Bangkok, pour d'autres un des marchés les plus populaires de la ville. Pour 50 000 à 60 000 personnes, pour ceux « du dedans » c'est un lieu de vie ; on y habite, on y a ses amis, ses habitudes, souvent depuis plusieurs décennies et on tient à les conserver (12)...

Ce vaste *slum* s'est constitué peu à peu, en bordure du port, enserré entre celui-ci et la voie ferrée qui le dessert, à 5,3 km du centre ville. Il occupe essentiellement des terrains de la société nationale de gestion du port, Port Authority of Thailand, et ses possibilités d'extension sont quasiment nulles. En 1970, l'enquête de l'Université Thammasat (C.U.S.R.I., 1982) dénombrait 25 538 habitants et 4 530 familles à Klong Toey. Les trois quarts des habitats y étaient installés depuis plus de cinq ans, et 95 % des chefs de familles disposaient d'un emploi permanent.

Depuis cette époque le *slum* a doublé quant au nombre d'habitants. Selon les dernières estimations (PORNCHOKCHAI, 1985), 7 400 foyers seraient installés à Klong Toey soit 6 à 8 personnes par foyer en moyenne, sur une surface totale d'environ 1,3 km<sup>2</sup> environ par habitant (la surface du terrain appartenant à la P.A.T. est de 0,85 km<sup>2</sup>).

**Un quartier ancré dans la zone portuaire**

Comme bien des *slums* de Bangkok, l'histoire de Klong Toey est liée à une activité, au monde du travail. Voici 35 à 40 ans que des paysans viennent à Bangkok dans l'espoir d'y trouver du travail. Embauchés comme dockers au port ils construisent leurs habitations sur un terrain marécageux encore inutilisé, et qui appartient au Port Authority of Thailand. Ces travailleurs font venir leurs femmes de province, ou se marient sur place. A cette époque, Klong Toey n'a rien d'un *slum*, c'est un village isolé dans la campagne à 5-7 km du centre traditionnel de l'agglomération (13). Dans les années 1955-75, les arrivées se multiplient par vagues successives et les habitations prolifèrent. Le bois est encore un matériau courant et accessible, aussi la plupart des habitants construisent-ils de vraies maisons, comme à la campagne. Avec l'arrivée des nouveaux squatters, dont les revenus sont précaires, les maisons se construisent de brique et de broc avec les matériaux les plus divers.

A présent le *slum* est organisé en quartiers. Les plus périphériques portent un nom — Suan Oye, Rom Klao Chua Pleung. La partie centrale est divisée en douze « locks ». Chacun des quartiers bénéficie d'une infrastructure administrative avec des responsables de quartier, les « kammakans choumchon » régulièrement élus tous les trois ans. Ils servent de courroie de transmission avec la Bangkok Metropolitan Administration ainsi qu'avec le National Housing Authority.

Les quartiers se distinguent par l'activité des habitants (le quartier des charbonniers par exemple, ou celui des abattoirs), mais aussi par les époques d'arrivée des nouveaux habitants.

Aussi, Klong Toey n'apparaît pas comme une communauté homogène mais plutôt un agglomérat de plusieurs groupes sociaux voire ethniques. Une forte proportion de la population (35 à 40 %) est originaire du nord-est de la Thaïlande (en 1971 elle était évaluée à 20 %, seulement, 70 % des habitants étant

alors originaires de la plaine centrale, habitant le *slum* depuis plus de dix ans) et ces Isan conservent souvent des relations étroites avec leur village d'origine, permettant ainsi à des membres de leur famille de les rejoindre pour un travail saisonnier en ville (14).

## Klong Toey au travail ...

### Structure des emplois

En 1971, l'enquête de l'Université Thammasat fournissait plusieurs éléments : 92 % des chefs de famille travaillaient au moment de l'enquête, et chaque ménage comptait en moyenne deux travailleurs. Plus de 60 % des travailleurs étaient occupés 7 jours par semaine.

La répartition des activités était la suivante :

- emplois liés au port : 19 %
- construction : 24 %
- transport : 14 %
- services, commerce : 29 %
- emplois industriels : 6 %.

Des évaluations plus récentes montrent que l'intensité de l'activité des chefs de famille a diminué : un sondage, sur 300 habitants fin 1985, indiquait que près de 35 % des chefs de famille ne disposaient pas d'un travail à plein temps. Pour autant 65 % déclaraient un emploi salarié ou un travail permanent au moins 5 jours par semaine. Cette tendance n'est pas propre à Klong Toey, mais se retrouve sur l'ensemble de l'agglomération où le sous-emploi et le chômage progressent.

### Les métiers officiels

Le métier le plus courant, celui de dockeur ou coolie n'est pas un emploi régulier ni mensualisé. Tous ceux qui veulent travailler au port doivent tout d'abord être enregistrés. Chaque matin ils se présentent au port pour chercher de l'embauche. Ils gagnent en moyenne 100 bahts par journée de 8 heures. Le travail de nuit et les heures supplémentaires donnent lieu à une rémunération plus importante. A la bonne saison les dockers peuvent gagner 3 000 B par mois, mais, lorsque à cause des tempêtes ou de la mousson, les navires ne peuvent accoster, ils leur faut souvent se contenter de 200-300 B par semaine. L'ancienneté dans le métier permet d'avoir des relations régulières avec l'une des sociétés de services portuaires qui assurent le déchargement des navires, et ainsi de bénéficier d'une certaine priorité à l'embauche, qui supplée à l'absence de contrat de travail permanent (15).

De nombreux habitants sont conducteurs ou receveurs d'autobus. Ils habitent près du lieu de dépôt de leur véhicule, Klong Toey étant un terminus important. Ils sont salariés permanents, mais, pour les receveurs, doivent chercher un autre emploi après 40 ans. De jeunes garçons s'associent avec les conducteurs de bus privés pour leur placer des voyageurs, et peuvent ainsi gagner quelques dizaines de bahts chaque jour. On trouve également dans le *slum* des chauffeurs de taxis, et de « touk-touk » (16). Pour la plupart, ils louent leur véhicule à la journée. Ceci oblige à une activité intense au cours des 8-9 heures de travail pour obtenir un bénéfice net rarement supérieur à 100 bahts. Les conducteurs doivent prendre et rendre leur véhicule à heures fixes, car ceux-ci sont loués plusieurs fois de suite dans la journée par leur propriétaire.

Des ouvriers du bâtiment sont également présents dans le *slum*. Hommes et femmes sont embauchés à la journée sur les chantiers de l'agglomération de Bangkok. Si le salaire n'est pas mensualisé, le travail est garanti le temps d'un

chantier, et les ouvriers qui ont fait leurs preuves bénéficient d'une priorité pour l'embauche sur d'autres chantiers de la société de construction. Les femmes sont le plus souvent employées comme manœuvres, alors que les hommes font le travail qualifié. Un ouvrier qualifié peut gagner jusqu'à 150 bahts par jour, un ouvrier bien noté 100 bahts, un manœuvre ou débutant 60 bahts.

Des femmes de ménage, travaillent soit dans des entreprises de nettoyage, soit chez des particuliers, ou encore dans des écoles ; leurs gains varient entre 60 et 100 bahts par jour, selon les employeurs. Des hommes trop âgés pour les travaux physiquement pénibles peuvent trouver un emploi de gardien qui rapporte 40 bahts par jour environ.

Les deux abattoirs (bovins et porcins) occupent également plusieurs dizaines de résidents. Lorsque les abattoirs furent transférés de Hualamphong à Klong Toey, en 1955, une partie des employés s'établirent sur les terrains laissés vacants par l'administration du port. Dès cette époque, certains employés des abattoirs avaient la possibilité de pratiquer un petit élevage familial de porc, pour compléter les revenus de leur activité salariée. C'est pourquoi on voit encore des porcs dans les rues de Klong Toey. Parmi les salariés se trouve une communauté de Thaïs catholiques, originaires du Viet-Nam et installés dans le pays depuis le siècle dernier (17).

### Les petits métiers ou la diversité des « gagne-riz » ...

À côté des professions bien identifiées, une multitude de métiers sont occupés par les hommes et les femmes du *slum*, soit qu'ils constituent le revenu principal du ménage, soit qu'ils assurent le complément indispensable d'un salaire familial unique.

En effet, même avec un emploi régulier correctement rémunéré par un des membres d'un foyer, l'insécurité demeure et par conséquent la plupart des familles sont amenées à inventer toutes sortes de moyens pour gagner quelques bahts par jour afin d'acheter le « kap khao », l'accompagnement du riz, ou encore pour payer les frais de scolarité des enfants, ou l'entretien de la maison.

Ainsi, les micro-commerces, souvent tenus par les mères de famille, prolifèrent sur les pas de porte et sur les trottoirs du quartier. De nombreuses femmes fabriquent, ou simplement revendent des sucreries, des fruits, de menus objets. Certaines partent vendre à distance du domicile, soit en ville, soit le plus souvent dans les quartiers voisins, le panier à palanque sur l'épaule.

Le petit artisanat domestique est le moyen idéal d'associer les activités familiales (garde des enfants, ménage ...) et un gain qui oscille, selon les activités, entre quelques bahts symboliques (charpie de tissus, dépiotage de fil) et le montant d'une journée de salaire en usine (fabrication de colliers de fleurs, rapportant jusqu'à 100 bahts par jour). En moyenne, cependant, il est difficile d'obtenir plus de 40 bahts par jour. Parmi les travaux à domicile des mères de famille on relève également le blanchissage, la pédicure, la garde d'enfants, la finition d'articles tricotés par un atelier, la fabrication de baguettes de bambou, le salage de poisson.

Ces diverses activités sont toujours reconnues par l'entourage et par les familles du *slum* comme un travail valorisant — et ce, quelle que soit la modestie du gain — car l'oisiveté est condamnée. Cela permet donc à chacun de conserver une dignité, au sein de la communauté du *slum* à laquelle il appartient.

### La précarité d'un *squat* public, érigé en quartier

Une grande partie des habitants sont propriétaires de leur habitation, même si le terrain est « squatté ». Les autres louent une pièce qui n'est parfois composée que de cartons et de vieux plastiques.

Les projets successifs d'extension du port avaient déjà entraîné des

expulsions en 1972, avec réinstallation sur une autre parcelle inoccupée. En 1983, une autre série d'expulsions s'est effectuée dans des conditions plus dramatiques. Avec trois mois de préavis seulement, et aucune possibilité de relogement, les squatters concernés — plusieurs centaines de personnes — ont vécu une période d'incertitude, où désespoir et faux espoirs se mêlaient; deux propositions se sont rapidement révélées inadaptées à la situation :

— Le déplacement sur un lotissement, à 22 km de Bangkok, près de terrains promis à un développement industriel. En 1984, près d'une centaine de familles ont tenté l'expérience, attrayante par la possibilité de devenir propriétaire d'une maison en bois au bout de 6 ans, contre un loyer de 450 bahts par mois. La plupart sont revenus rapidement à Klong Toey, refusant l'éloignement de leurs lieux de travail, l'isolement loin des services et des infrastructures.

— Le relogement dans les minuscules appartements des immeubles en béton gérés par le NHA, à proximité du port. Du fait de l'exiguïté des surfaces (28 m<sup>2</sup>, excluant le cloisonnement familial traditionnel des maisons en bois), de la nécessité d'éclairer et ventiler en permanence, le loyer plus les charges se montent à près de 700 bahts par mois ce qui est trop cher pour des familles aux revenus fluctuants.

L'avenir du *slum* de Klong Toey se présentera-t-il sous la forme d'une réhabilitation, ou bien d'une marginalisation et d'une bidonvilisation accrue? Alors même que la population du *slum* tend à considérer son installation comme permanente, et que les activités professionnelles de près des deux tiers des habitants attestent d'une stabilité, l'administration du NHA s'efforce d'améliorer le statut de la communauté de Klong Toey :

— Une zone marécageuse de 11 ha est en cours d'aménagement depuis 1984, destinée à accueillir 700 familles régulièrement enregistrées dans le *slum*. Une difficulté pour leur installation est la nécessité de payer, outre la maison, l'abonnement aux services d'eau et d'électricité. Les plus pauvres ont donc, dans de nombreux cas, revendu leur droit à l'accès au terrain.

— Le dernier incendie dans le *slum* (18), le 15 juin 1986, a fait 6 morts et détruit 280 habitations. Alors que les réfugiés reconstruisent un bidonville sous le pont de l'autoroute, le NHA s'est efforcé de régulariser leur enregistrement, et de gérer les dons de matériaux pour reconstruire les maisons.

Les entrées d'argent au jour le jour ne constituent qu'un des aspects parmi bien d'autres de la précarité de la vie des familles du *slum*. A celles-ci s'ajoutent les difficultés dues au statut foncier du *slum*, donc à l'habitat, à l'hygiène, à la scolarisation, mais aussi aux incendies et à la délinquance. Alors que souvent « ceux du dehors » considèrent ce *slum* comme le lieu de la misère, des délinquants, des drogués, la méfiance et les préjugés d'un quartier à l'autre ne sont pas rares. Pourtant le maintien des solidarités de voisinage est un fait remarquable, à tel point que les familles de jeunes délinquants ne sont jamais méprisées, ou exclues.

Ainsi l'imbrication des liens familiaux, ethniques, des professions et des autres activités rémunérées, sont les principaux facteurs de cohésion du *slum*, qui dissuadent souvent plus efficacement que le manque de ressource, de chercher un relogement dans les grands ensembles voisins, ou les banlieues lointaines.

La population du *slum* a encore de proches racines paysannes; c'est probablement une des raisons pour lesquelles les habitants ne sont pas écrasés par leurs difficultés quotidiennes : outre l'habitude des tâches rudes, ils conservent des points d'ancrage à une communauté, un mode de vie. Qu'importe de vivre sur un tas d'immondices si l'intérieur de la maison est propre et si elle remplit sa fonction de protéger de la pluie et du soleil... et c'est bien une histoire d'Occidental que de peindre les deux faces d'une porte toujours ouverte dont on ne voit par conséquent qu'un seul côté.

## LE SLUM DE KING PHETCH-BAN KHRUA NUA

**Un slum en centre-ville**

Le *slum* de Ban Khrua Nua se trouve à 400 mètres du centre moderne de la capitale. Des 1 020 *slums* récemment recensés, il est le plus central et devrait donc apparaître comme le plus menacé. Ban Khrua Nua n'est en fait qu'une des trois composantes du *slum* de King Petch qui est considéré, par la taille, comme le troisième de Bangkok.

Ban Khrua Nua a une superficie de 6,27 ha alors que l'ensemble du *slum* de King Phetch couvre 12,69 ha. En 1983 on y comptait 623 maisons, 116 familles et 6 278 personnes avec une moyenne de 1,8 famille par maison et 5,6 personnes par famille. On peut calculer que chaque personne dispose en moyenne de 10 m<sup>2</sup>. L'ensemble de King Phetch comptait alors 1 468 maisons, 2 642 familles et 14 497 habitants.

**Histoire d'un village aux portes de la capitale**

Avec presque 200 ans d'âge, Ban Khrua Nua est l'un des quartiers les plus anciens de Bangkok. C'était au XVIII<sup>e</sup> siècle un village péri-urbain, essentiellement peuplé de musulmans Chams venus du Cambodge. Ces Chams, dont beaucoup avaient été prisonniers de guerre, disposaient d'une assez grande autonomie. Encadrés par des gens de leur ethnie qui avaient reçu des grades et des titres de noblesse dans le système *sakdina* (féodal) siamois, ils conservaient leurs langues (cham et khmer) et beaucoup de leurs traditions; en échange, ils devaient au roi six — puis trois — mois de service de corvée par an, qu'ils accomplissaient dans la marine de guerre. D'où le nom de Ban Khrua Nua, le village du « régiment des volontaires Chams » (*muban krom asa cham*).

Cette histoire marque encore profondément le quartier : selon les statistiques, entre 52 et 65 % de la population de King Phetch est encore de religion musulmane, et — en 1984 — nous avons compté que 307 maisons de Ban Khrua Nua sur 603 étaient effectivement occupées par des musulmans. De fait, l'imam de la mosquée garde encore des allures de chef de village.

**Les tisserands, les commerçants, et les autres ...****Structure d'emploi**

Les statistiques disponibles concernent l'ensemble de King Phetch, dont Ban Khrua Nua représente à peu près 42 %. La comparaison 1976-1983 est bien sûr difficile puisque dans un cas c'est le type d'emploi qui est donné, dans l'autre plutôt le statut.

1976	%	1983	%
emplois de bureau . . . . .	10	employés . . . . .	18
(fonctionnaires inclus)		(commerce)	
commerce . . . . .	22	autres employés . . . . .	15
transport . . . . .	13	marchand . . . . .	15
ouvriers . . . . .	21	employés d'État . . . . .	12
services . . . . .	23		
autres . . . . .	11		
	<hr/> 100		<hr/> 60

Au-delà de ces chiffres il est intéressant de noter que 26 % des habitants travaillent sur place, et que 78 % de ceux qui travaillent à l'extérieur du *slum* sont à moins de 20 mn de trajet de leur lieu de travail.

### L'artisanat de la soie

Le tissage de la soie, occupation traditionnelle des femmes chams a été conservé dans le village puis dans le quartier urbain, se transformant pour devenir un véritable artisanat industriel, et une source d'enrichissement pour une grande partie des habitants de Ban Khrua Nua.

A Ban Khrua Nua on travaille la soie depuis toujours, mais ce n'est que vers 1915 que cette activité est devenue pour certains un métier à part entière. Les femmes tissaient la soie sous le plancher des maisons à pilotis, et leurs maris allaient souvent eux-mêmes vendre la production par les canaux et les rivières.

Cependant, c'est toujours après 1948 que Ban Khrua Nua a mérité son surnom de « village des tisserands de Bangkok ». Cette année-là un Américain récemment démobilisé découvre Ban Khrua Nua et la soie de Thaïlande qu'il fera connaître aux États-Unis puis au monde entier. Avec six familles de tisserands, Jim Thompson crée une coopérative de production et une société de commercialisation des tissus de soie. Pendant vingt ans, jusqu'à la disparition de J. Thompson en 1967, Ban Khrua Nua vit une période d'âge d'or de l'artisanat de la soie, qui enrichit, à des degrés sans doute très divers, la majorité des habitants du village. Ainsi dans les années 1957-58, jusqu'à vingt musulmans pouvaient se payer le coût d'un pèlerinage de 45 jours à la Mecque.

Ban Khrua Nua était alors couvert de métiers à tisser. L'actuel imam de la mosquée, qui était alors un petit industriel de la soie, possédait entre 70 et 80 métiers à tisser. Comme les femmes chames se trouvèrent bientôt en nombre insuffisant, on fit d'abord appel à des ouvrières chinoises, puis à des jeunes filles d'Isan, la région du nord-est de la Thaïlande. Actuellement, les Chams ne sont presque plus concernés par le travail de la soie. La grande majorité d'entre eux ont arrêté la production à la fin des années 1960 : après une très forte augmentation du coût du fil de soie (de 350 bahts à 1 300 bahts le kilo dans certains cas), ils ont estimé qu'il n'était plus rentable de continuer et ont vendu leurs métiers à tisser.

Ceux qui ont pris la relève, furent d'abord quelques familles chinoises qui étaient autrefois employées des Chams, mais aussi deux familles du village de Phum Riang, dans la province de Surat Thani, qui a aussi une longue tradition de tissage et dont les habitants, des musulmans de lointaine origine malaise ou même peut-être persane, ont des liens matrimoniaux avec ceux de Ban Khrua Nua.

Les ouvrières sont maintenant essentiellement des jeunes filles d'Isan (Khorat, Surin...). Quelques-unes seulement viennent du nord, en particulier de la province de Chiang Mai. Les ouvrières travaillent souvent de 7 heures du matin à 7 heures du soir. Elles tissent environ 30 pieds (9 mètres) de soie de qualité très moyenne par jour. Payées 10 bahts les trois pieds, elles gagnent 100 bahts par jour de travail.

L'avenir du tissage de la soie à Ban Khrua Nua reste assez incertain. Les cinq ou six familles qui contrôlent actuellement cette industrie semblent beaucoup moins attachées au quartier que ne le sont les Cham. En 1979, une de ces familles n'a pas hésité à déménager 30 métiers à tisser avec les ouvrières, vers le Soi Onnut, un autre quartier musulman à l'est de Bangkok.

### Emplois et ethnies : à chacun sa place

Il existe à Ban Khrua Nua une assez nette spécialisation des ethnies dans certains emplois.

C'est particulièrement clair pour les Thaï isan. Nous avons déjà parlé des jeunes filles (entre 14 et 20 ans) qui composent environ les 4/5 de la main-d'œuvre

employée au tissage de la soie. Mais il existe maintenant un grand nombre de familles isan, installées — souvent très provisoirement — à Ban Khrua Nua. Le mari est quelquefois chauffeur de taxi, mais surtout conducteur de touk-touk. Il loue son véhicule 150-160 bahts par jour à l'une des compagnies qui se trouvent devant le stade national; il paye encore environ 70 bahts pour le gaz et peut espérer gagner une moyenne de 100 bahts par jour, bien qu'il arrive que certains jours il perde de l'argent.

Beaucoup de femmes restent à la maison si elle ont des enfants en bas âge. Certaines d'ailleurs, si leurs pas de porte donne sur une voie fréquentée, se lancent dans le petit commerce, souvent avec peu d'assiduité. Les femmes sans enfants sont très souvent vendeuses de salade de papaye (som tam) à Ban Khrua Nua ou dans les rues environnantes. Elles vendent en même temps du poulet grillé (kai yang) et du riz gluant (khao niao), c'est-à-dire quelques-uns des composants essentiels d'un repas isan. Pour 18 ou 20 bahts, le conducteur de touk-touk, l'ouvrière ou la domestique isan ont droit au dîner et à la conversation amicale en langue de leur région (19).

Une étude réalisée en 1976 sur le *slum* de King Phetch (dont Ban Khrua Nua constitue 42 %) montrait que 30 % des maisons étaient utilisées comme point de vente ou lieu de travail (20).

A cela il convient d'ajouter que beaucoup d'hommes ont des activités plus ou moins permanentes, comme celle de réparateur de radios, de montres ou celle de cordonnier. De nombreuses femmes font des travaux de couture pour des étudiants habitants des foyers du quartier, et certaines préparent des bobines de fils de soie, vendent des gâteaux (préparés par elles-mêmes ou par des amies) ou quelques articles sur leur pas de porte si la maison est bien située.

À côté des travailleurs à leur compte, on recense de nombreux employés de la manufacture du monopole des tabacs, pourtant située à plusieurs kilomètres, dans le quartier de Klong Toey.

Au total, le village de Ban Khrua produit des richesses non négligeables. Les quelque cent métiers à tisser produisent chacun environ dix yards de tissus de soie par jour. Si l'on considère que le prix de vente de la soie de qualité moyenne est actuellement de 130 bahts, cela signifie que la richesse produite par la seule activité du tissage équivaut à 130 000 bahts — soit 41 millions de bahts par an environ.

Le revenu des familles était en moyenne de 2 560 bahts par mois en 1983, pour l'ensemble de King Phetch, A Ban Khrua, 130 familles sur 1 121 (11,6 %) avaient des revenus supérieurs à 5 000 bahts par mois, et ne pouvaient donc pas être considérées comme pauvres. Le *slum* de Ban Khrua est un quartier où l'on trouve un éventail de revenus et d'activités assez ouvert; c'est surtout un quartier bien vivant.

## L'habitat et son avenir

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il semble que le terrain sur lequel se trouve Ban Khrua Nua ait été donné par le roi Rama I (1782-1809) aux familles chames à son service. Cependant, au début du XX<sup>e</sup> siècle, les familles de celles-ci négligèrent ou refusèrent de faire enregistrer leurs droits de propriété. À la suite de cela une grande partie du sol revint à l'État (21).

À quelques exceptions près, la totalité des habitants propriétaires du sol et de la maison qu'ils occupent sont des musulmans chams. Les Isan sont en majorité locataires. Les ouvrières de la soie sont en général logées gratuitement dans l'atelier même, au premier étage, tandis que les familles isan louent des chambres (600 à 800 bahts par mois). Les Chinois présentent des situations plus diverses: ils n'ont jamais la propriété du sol, mais certains (commerçants, artisans soyeux) ont pu acquérir leur maison.

L'aspect physique des maisons est assez original, pour un quartier officiellement classé *slum*. Certes 96 % des maisons sont en bois, mais 15 % d'entre elles ont plus de 50 ans (quelques-unes plus de 100 ans), et sont du type maison rurale sur pilotis. Les nouvelles constructions sont en brique et en ciment.

L'opération de réhabilitation menée en 1976-79 par le National Housing Authority a doté le *slum* de King Petch d'infrastructures (viabilisation, collecte des ordures, Centre communautaire...). Malgré cela le projet du NHA de louer le sol au Département du Trésor n'a finalement pu être réalisé.

Par ailleurs, même si le Comité de Communauté maintient une certaine activité, les programmes de formation professionnelle ont été un échec, le nombre de chômeurs semble très élevé et le quartier connaît de graves problèmes de délinquance.

### Ban Khrua Nua : un *slum* et pour combien de temps ?

Ce quartier présente donc des aspects bien originaux par rapport à la majorité des *slums* : ancienneté de la population, domination ethnique et religieuse des musulmans, emplois nombreux sur place... Pourtant, Ban Khrua Nua risque bien d'être victime de sa spécificité d'ancien village urbain, et de sa tradition artisanale : ces éléments ont eu comme conséquence récente la densification du quartier, et une plus grande hétérogénéité ethnique qui lui donnent certains aspects d'un *slum*.

Nombreux sont les musulmans qui ont quitté le quartier, souvent pour rejoindre d'autres communautés dans les banlieues nord-est de Bangkok. Les Isan, par contre, continuent de venir habiter Ban Khrua Nua, mais dans la quasi-totalité des cas, il s'agit d'une installation provisoire (22).

Sans cette présence d'une population enracinée dans le quartier, Ban Khrua Nua risque vraiment de devenir un « *slum* dortoir », merveilleusement situé à 400 mètres du centre ville... avant d'être rasé pour quelque opération immobilière.

### EN GUISE DE CONCLUSION ...

Au terme de cette présentation, il importe sans doute de préciser qu'elle n'est ni exhaustive, ni complètement représentative d'un phénomène qui touche plus d'un million d'habitants de la cité. Il y a une diversité certaine des situations des *slums* de Bangkok, comme sont multiples les conditions de vie des groupes qui les habitent.

Ce qu'il importe de souligner, c'est d'une part le faible niveau de ségrégation des conditions de vie des habitants de Bangkok, dans ou hors des *slums* — tant pour l'accès aux services urbains que pour l'accès au travail.

Au pays des sourires, la vie des populations urbaines n'est pas moins rude que dans d'autres métropoles en croissance rapide, et les *slums* témoignent de l'adaptation des populations à un espace urbain dont le développement n'est que partiellement planifié par les institutions, alors que la spéculation foncière n'a pas pu, jusqu'à présent, étendre son emprise sur la totalité de l'espace urbain (23).

En ce qui concerne les activités, trois faits semblent devoir être retenus :

— La cohabitation au sein des *slums* des travailleurs des secteurs d'activités officielles et du secteur informel. Les employés modestes, les petits commerçants du secteur officiel ne semblent pas systématiquement jouir d'avantage décisif, tant en terme de revenu que de statut social.

— La frontière entre activités informelles semble mouvante. Certaines sont stables, et permettent une installation articulée à l'économie officielle, dans l'artisanat, le commerce, les transports, la construction. D'autres qui semblent

n'être que marginales voire précaires, permettent la subsistance d'un petit artisanat, d'un petit commerce. En fait la notion de subsistance peut être dynamique dans une ville de 6 millions de consommateurs. Et en tout cas la floraison d'activités informelles, de petits métiers, tout particulièrement dans les *slums*, témoignent des réelles capacités d'initiative au sein des classes les plus pauvres pour créer des ressources garantissant la subsistance familiale.

— Il semble que les activités favorisant la transition — souvent temporaire — entre le monde rural et la vie urbaine appartiennent aussi bien à l'économie officielle qu'au secteur informel puisqu'on y trouve pêle-mêle, le transport de quartier, les petits commerces, l'emploi sur les chantiers de construction...

Finalement, contrairement à ce que des études peut-être un peu rapides suggèrent souvent, nous avons trouvé que la population des *slums* de Bangkok n'est pas plus homogène que celle de la plupart des autres quartiers de la ville.

C'est surtout aux gens extérieurs aux *slums*, aux administrateurs, que ces zones « d'habitats dégradés » paraissent peuplées de gens identiques dans la malpropreté et la délinquance, qu'il convient en priorité de disperser.

Les gens des *slums* offrent pourtant eux-mêmes des opinions très diverses sur leurs lieux d'habitation. A Ban Khrua Nua par exemple, on rencontre les avis les plus opposés ; pour certains, il s'agit d'un *slum* de catégorie supérieure où il fait bon vivre ; pour d'autres, d'un *slum* à problèmes ou drogués et voleurs sont nombreux. Certains se barricadent chez eux dès la tombée de la nuit alors que d'autres se sentent en totale sécurité à toute heure.

Le clivage principal semble être entre les migrants et les vrais « autochtones » — quoique cette présentation binaire ne doive pas être prise pour une dichotomie stricte, trop réductrice.

Il y a dans tous les grands *slums* de quelque ancienneté une population stable, née sur place ou habitant le quartier depuis vingt ou trente ans, et une population de passage, qui vient chercher du travail à Bangkok lors des mois de relative inactivité dans le cycle agricole, ou qui passe d'un *slum* à l'autre pour des raisons très diverses, mais souvent liées à la recherche d'un emploi. Les vrais autochtones « habitent » réellement le *slum* ; ils sont généralement disposés à coopérer avec l'administration pour son amélioration et participent au comité du *slum* tandis que les migrants n'utilisent le *slum* que comme un dortoir. Venus sans famille, ils prennent souvent leur repas à l'extérieur et ignorent presque tout de leur environnement.

Ces derniers ne peuvent cependant être considérés comme des « exclus ». Il existe dans tous les *slums* des individus qui vivent en marge de la loi, mais la grande majorité de la population des *slums* de Bangkok participe totalement aux activités politiques, culturelles, mais d'abord économiques de la capitale thaïlandaise.

*Manuscrit accepté par le Comité de Rédaction le 14 octobre 1986*

#### BIBLIOGRAPHIE

- BURANASIRI (P.), 1983. — Urban growth, housing and slum upgrading in Bangkok. In Y. M. Yeung : A place to live ; more effective low-cost housing in Asia. Ottawa, IDRC : 121-131.
- C.U.S.R.I., 1982. — Slum : an annotated bibliography. Academic resource center, Chulalongkorn University. Novembre 1982, 33 p.

- DONNER (W.), 1982. — The five faces of Thailand. An economic geography. Hamburg Institute of Asian Affairs. University of Queensland Press, 930 p.
- DURAND-LASSERVE (A.), 1983. — Bangkok : l'exclusion des pauvres. *Hérodote*, 4<sup>e</sup> trimestre 1983 : 122-147.
- DURAND-LASSERVE (A.), BOONYABANCHA (S.), 1985. — Politiques du logement et pratiques des facteurs urbains à Bangkok, Thaïlande 1960-85, 41 p. *multigr.*
- JOHNSON (T. E.), 1978. — Urban social structure: A case study of slums in Bangkok, Thaïlande. Ph. D. thesis University of Hawai.
- National statistical office, Office of the prime minister.  
— Population and housing census 1980.  
— Report on the Labor force survey July-September 1983.
- Office of the National Economic and Social Development Board, 1985. — Bangkok metropolitan region. Development study. Août 1985, 134 p.
- PANPIEMRAS (P.), KRUSUANSOMBAT (S.), 1985. — Seasonal migrations and employment in Thailand. *In* : «Food policy analysis» ed. by Panayotou (T.), Agricultural Development Council, Bangkok : 307-341.
- PORNCHOKCHAI (S.), 1985. — 1020 Bangkok slums, evidence, analysis, critics. School of urban community Bangkok, 55 p.
- TEILHET-WALDORF (S.), WALDORF (W.), 1983. — Earnings of self-employed in an informal sector : A case study of Bangkok. Economic development and cultural change, fév. 1983 : 587-605.
- Thaïlande, kankhehahaengchat, 1979. — Prapprung salam King Phetch (Amélioration du slum de King Phet), Ban Mai, 4:37 : 38-39.
- Thai university research associates, 1976. — Urbanization in the Bangkok central region, 478 p.
- Thammasat University Faculty of Social Administration, 1971. — Klong-Toey ; A Social work survey of a squatter slum. Publication de l'université Thammasat, août 1971, 180 p.

## Notes

- (1) Le mot anglais de *slum*, qui correspond à taudis ou bidonville est traduit en thai par «salam», ou encore par la notion de «chumchon ae-at», soit «communauté densifiée», remplaçant la notion plus péjorative employée précédemment de «communauté dégradée».
- (2) Voir bibliographie.
- (3) Ce texte est le résultat d'un échange entre les co-auteurs qui travaillent à Bangkok dans des contextes divers :
  - Jean Baffie, avec une équipe de chercheurs comprenant en particulier Anne Fournier, Charles Goldblum, Chatchada Chulya et Charuwan Lowira ont réalisé une enquête au cours des deux dernières années, dans le *slum* de Petchburi, dans le cadre d'un projet de coopération avec l'Université de Mahidol intitulé «Centre de recherche sur les cultures de l'Asie du Sud-Est».
  - Marie-Claire Droz, Paule Farabollini, Catherine Theurillat sont volontaires du Mouvement ATD Quart-Monde. Elles mènent une action santé, ainsi que des activités socio-culturelles, depuis plusieurs années dans le *slum* de Klong Toey. Elles assurent à présent une permanence dans le *slum* afin de connaître et partager davantage la réalité de vie des familles.
  - Jean-Christophe Simon, économiste à l'ORSTOM, travaille sur les problèmes de développement industriel au National Economic and Social Development Board.
- (4) 1 baht = 0,25 franc; 1 franc = 4 bahts (octobre 1986).
- (5) Les migrations rurales vers les terres inoccupées, et les forêts en particulier, ont caractérisé le développement agricole des vingt dernières années.
- (6) DURAND-LASSERVE (A.), 1983 : «le rôle de fixation de la force de travail ... a été joué en marge d'une logique capitaliste, par les propriétaires de terrains ruraux péri-urbains qui ont assuré le logement de la classe ouvrière : terrains lotis loués sur lesquels l'occupant construit une unité d'habitation en échange d'un loyer peu élevé» (p. 142).
- (7) PORNCHOKCHAI (S.), 1985. Il faut signaler également que l'éclosion des *slums* des centres urbains secondaires (Chiang Mai, Hat yai) est un phénomène en expansion.
- (8) Selon les rubriques du Labour Force Survey, National Statistical Office, 1985.
- (9) Deux éléments influent profondément sur la mesure de la population salariée en Thaïlande : la multiplicité des travaux non déclarés, et la fréquence des activités familiales non officiellement rémunérées, sur les exploitations agricoles comme dans l'artisanat et le commerce...
- (10) On devrait plutôt parler des activités populaires tellement la multitude des petits métiers est ancrée dans la vie des quartiers alors que les services rendus s'adressent à toutes les couches sociales.
- (11) Bien évidemment beaucoup de ces activités sont analogues à celles qui caractérisent le secteur informel dans d'autres métropoles de la planète, et de ce point de vue des études comparatives devraient être considérées. Mais, il semble que la multiplicité et le développement ininterrompu de ces activités à Bangkok au cours des dernières décennies n'aient pas encore été reconnus par les Thaïlandais eux-mêmes, habitués qu'ils sont d'évoluer dans un environnement marqué par le foisonnement du secteur informel.
- (12) L'enquête de Thammasat montrait bien à quel point la grande majorité des habitants était attachée à son lieu de vie. Cf. *Thammasat University, Faculty of Social Administration, 1971.*

- (13) Ainsi, une femme racontait récemment combien elle avait peur lorsqu'elle est arrivée, trente ans plus tôt, car sa maison était isolée dans la végétation.
- (14) Les Sino-Thais étaient évalués à 5 % de la population, soit 1 500 personnes. Actuellement il semble ne rester que quelques centaines de personnes bilingues. Alors que 96 % de la population est bouddhiste, il existe également de petites communautés chrétiennes et musulmanes, d'un millier de personnes environ chacune (soit 2 % de la population du *slum*).
- (15) Autre facteur de précarité, pour le *slum* de Klong Toey, outre la mécanisation progressive des tâches de manutention portuaire, le projet de construction de deux nouveaux ports à 100 km à l'est de Bangkok ; s'il se concrétise, d'ici 1995, une grande partie du frêt — en particulier les conteneurs, les produits en vrac — sera détournée sur les nouvelles infrastructures et Klong Toey deviendra un port de rivière où une forte population de dockers ne se justifie plus.
- (16) « Touk-touk » : motocyclette, tricycle assurant un service de taxi en général pour les trajets au sein d'un quartier de l'agglomération.
- (17) La forte minorité des employés chrétiens s'explique en partie par l'aversion des bouddhistes pratiquants pour le travail des abattoirs.
- (18) Les incendies naturels sont aisément explicables par la densité du peuplement, mais il est connu que les incendies criminels sont le moyen le plus radical d'éviction des squatters.
- (19) Même importance des groupes linguistiques dans le *slum* de Choel Nives (Sukhumvit 22). Les jeunes de langue lao et khmer forment deux communautés cloisonnées, qui parfois s'affrontent.
- (20) Ainsi peut-on trouver à Ban Khrua Nua :
- une dizaine d'épiceries, la moitié avec des propriétaires musulmans, l'autre moitié possédée par des Sino-Thais ;
  - quatre restaurants fixes ; deux musulmans, un isan, et un sino-thai qui n'hésite pas à servir du porc ;
  - trois établissements de teinture du fil de soie, contrôlés par des Chinois ;
  - un magasin de tissus de soie appartient à une famille musulmane de Phum Rieng ;
  - quatre salons de coiffure, spécialité des musulmans, hommes et femmes ;
  - une fabrique de saucisses, qui existe depuis 30 ans et fournit principalement les musulmans des divers quartiers de Bangkok. L'atelier fonctionne tous les jours, selon les commandes des grossistes du quartier ;
  - une fabrique de gâteaux (*khanom thuai*) appartient à des Thais. Un bijoutier isan, de Khorat, est installé à Ban Khrua Nua depuis 10 ans. Il a fait venir ses neveux pour travailler avec lui. Ses clients sont des musulmans, souvent extérieurs au quartier. Il est l'Isan le plus riche de Ban Khrua Nua.
- (21) Aujourd'hui 71 % des terres appartiennent à l'État et 29 % seulement sont propriétés privées. En 1976, 10,7 % des habitants possédaient à la fois le sol et la maison, la majorité (53 %) louant le sol et possédant leur maison, et pour 36,3 % sols et maisons étaient loués.
- (22) Quelques femmes isan ont épousé des musulmans et se sont converties à l'islam, et les mariages entre Chinois et musulmans deviennent également assez fréquents.
- (23) Le renforcement des opérations immobilières est un phénomène récent, puisque jusqu'au début des années 80 la tendance était plutôt de construire en banlieue. Actuellement l'effort des promoteurs se porte sur les *townhouses* et les copropriétés. Il est frappant de constater que les progrès de l'infrastructure urbaine publique — voirie en particulier — ouvrent littéralement des quartiers centraux traditionnels à l'expansion des projets de constructions spéculatives. Ainsi par exemple dans le quartier de Phaya Thai.